



Chopin ou par Liszt

Trois ans à peine après la mort de Chopin, afin « d'inscrire son nom, de dire son affliction sur la pierre sépulcrale » du compositeur disparu, le Franz Liszt conquérant, fier et jeune encore de Weimar fit paraître un livre* à la mémoire du maître polonais – son confrère, rival et ami. **Morceaux choisis.**

Avivées par des querelles (professionnelles, amoureuses, réelles ou supposées), les relations entretenues par Liszt et Chopin avaient été fortes, souvent belles, toujours tumultueuses. Hommage exceptionnel rendu à un génie par son alter ego (imagine-t-on Boileau biographe de Racine, Schumann juge de Mendelssohn ?), ce portrait pointilliste, dont nous livrons ici quelques extraits, a été volontiers critiqué pour ses inexactitudes chronologiques, sinon pour un prétendu dessein de propagandiste. Décrits par Liszt sans volonté de condamnation morale, la fragilité de Chopin, son isolement relatif, l'aspect « précieux et féminin » de son jeu sont attestés pourtant par la critique de l'époque, et nombre d'acteurs dignes de foi : Berlioz, Marmontel, von Lenz ou Heine. Expression de ressemblances et

d'oppositions, ces précieuses vignettes lisztziennes révèlent tant Chopin dans son intimité, qu'un auteur inattendu, admiratif et noble, maître de la forme, sûr de ses moyens comme de ses volontés, doublé enfin d'un styliste admirable, car, faut-il le préciser, Liszt rédigea ce texte en français, lui qui possédait parfaitement l'allemand, l'italien, le latin en plus de sa langue maternelle, lisait Byron sans difficulté ; lui qu'une oreille remarquable autorisait à l'analyse des tournures et des sonorités du slavon et du polonais.

Frédéric Gaussin

Apparence physique et caractère

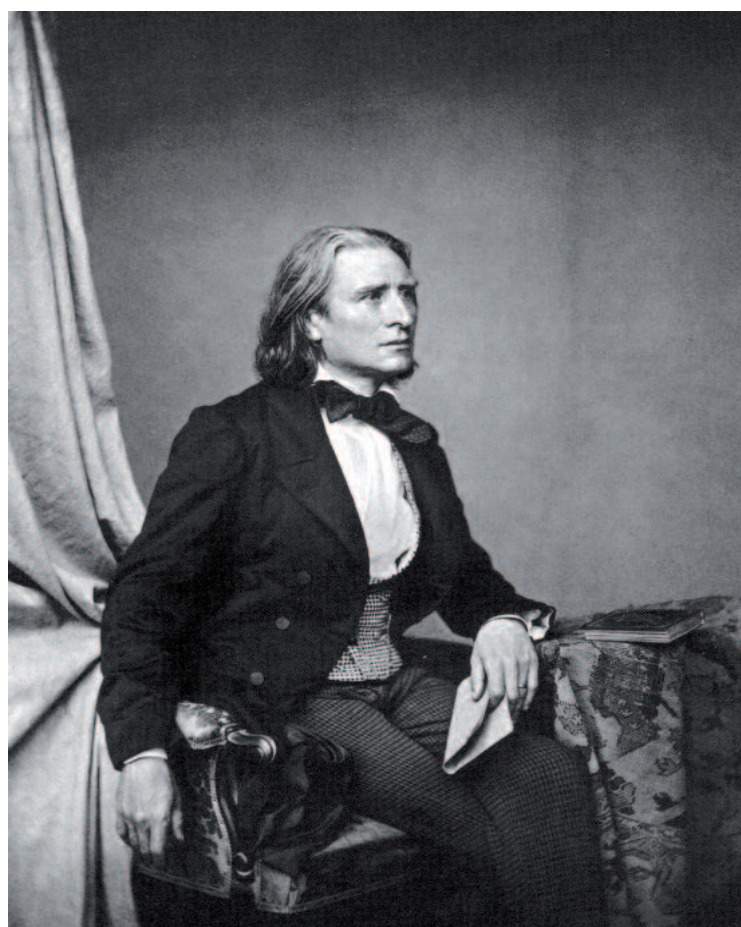
« L'ensemble de sa personne était harmonieux. Son regard bleu était plus spirituel que rêveur, »

Frédéric Chopin 1810 - 2010



son sourire doux. La finesse et la transparence de son teint séduisaient l'œil, ses cheveux blonds étaient soyeux, son nez légèrement recourbé, ses allures distinguées et ses manières marquées de tant d'aristocratie qu'involontairement on le traitait en prince. Ses gestes étaient gracieux et multipliés, le timbre de sa voix toujours assourdi, souvent étouffé, sa stature peu élevée, ses membres frêles. Chopin possédait cette grâce innée de la bienvenue polonaise, qui non seulement asservit celui qu'on visite aux lois et devoirs de l'hospitalité mais encore lui fait abdiquer toute considération personnelle pour l'astreindre aux désirs et aux plaisirs de ceux qu'il reçoit. On aimait à venir chez lui, parce qu'on y était charmé, et parce qu'on y était à l'aise, et l'on y était bien parce qu'il faisait ses hôtes maîtres de toute chose – munificence sans réserve dont le simple laboureur de race slave ne se départ point en faisant les honneurs de sa cabane.

Le caractère de Chopin, pas facile à saisir, se composait de mille nuances, qui se croisaient et se déguisaient les unes, les autres, d'une manière indéchiffrable *a prima vista*. Il était aisé de se méprendre sur le fond de sa pensée, comme avec les Slaves en général, chez qui la loyauté et la franchise, la familiarité et la prégnante *disinvoltura* des manières n'impliquent nullement la confiance et l'épanchement. Leurs sentiments se révèlent et se cachent, comme les replis retors d'un serpent enroulé sur lui-même. Il faut attentivement les examiner pour trouver l'enchaînement de leurs anneaux. D'habitude, Chopin était gai. Son esprit caustique déterra rapidement le ridicule, bien au-delà des surfaces où il frappe tous les yeux. Il déployait dans la pantomime une verve drolatique longtemps inépuisée, s'amusait souvent à reproduire



Franz Liszt, par Franz Hanfstaengl (autour de 1860).

dans de bouffonnes improvisations les formules musicales et les tics particuliers de certains virtuoses, à répéter leurs gestes, leurs mouvements, à contrefaire leur visage avec un talent qui commentait en une minute toute leur personnalité. Ses traits devenaient alors méconnaissables : il leur faisait subir les plus étranges métamorphoses, mais tout en imitant le laid et le grotesque, il ne perdait jamais sa grâce native. La grimace ne parvenait même pas à l'enlaidir lui, et sa gaieté était d'autant plus piquante qu'il en restreignait les limites avec un parfait bon goût et un éloignement ombrageux de ce qui pouvait le dépasser. À aucun des instants de la plus entière familiarité, il ne trouvait qu'un mot malséant, une vivacité déplacée pût ne point être choquante.

Il savait noblement pardonner, et nul arrière-goût de rancune ne restait dans son cœur contre les personnes qui l'avaient froissé, mais comme ces froissements pénétraient très avant dans son âme, ils y fermentaient en vagues peines et en souffrances, si bien que longtemps après que leurs causes avaient été effacées de sa mémoire, il en éprouvait encore les morsures secrètes. Longtemps Chopin se tint comme à distance des célébrités les plus recherchées de Paris. Leur bruyant cortège le troublait. De son côté, il inspirait moins de curiosité qu'elles, son caractère et ses habitudes ayant plus d'originalité véritable que d'excentricité apparente. Il avait d'ailleurs de mordantes réponses pour ceux qui eussent essayé d'exploiter indiscrètement son talent. Un jour qu'après avoir quitté la salle à manger, un amphitryon mal avisé lui montrait un piano ouvert, ayant eu la bonhomie d'espérer et de promettre à ses convives comme un rare dessert quelque morceau exécuté par lui. Chopin refusa d'abord. Fatigué enfin par une insistance trop persistante : « *Ah, Monsieur, dit-il de sa voix la plus étouffée, comme pour mieux acérer sa parole, Je n'ai presque pas diné.* »

Conflit intérieur douloureux de l'interprète et du créateur

Dans aucun de ses nombreux replis, ce caractère n'a recelé une seule impulsion qui ne fût dictée par le plus délicat sentiment d'honneur. Et cependant, jamais nature ne fut plus faite pour justifier des singularités abruptes. Son imagination était ardente, ses sentiments allaient jusqu'à la violence ; son organisation physique était faible et malade : qui peut sonder les souffrances

provenant de cette opposition ? Elles ont dû être poignantes, mais il n'en donna jamais le spectacle ! Il en garda le secret. Il les déroba à tous les regards, sous l'impénétrable sérénité d'une fière résignation. Dans ses rapports et ses entretiens, il semblait ne s'intéresser qu'à ce qui préoccupait les autres. Il se gardait de sortir du cercle de leur personnalité pour les ramener à la sienne. Il prenait soin d'ailleurs de ne pas permettre à la conversation de s'extravaser en digressions dont il eût pu devenir le sujet. L'organisation chétive et débile de Chopin ne lui permettant pas l'expression énergique de ses passions, il ne livrait à ses amis que ce qu'elles avaient de doux et d'affectueux. Dans le monde pressé et préoccupé des grandes villes, où nul n'a le loisir de deviner l'énigme des destinées d'autrui, où chacun n'est jugé que sur son activité extérieure, bien peu sans doute songent à prendre la peine de jeter un coup d'œil qui dépasse la superficie des caractères. Mais ceux que des rapports intimes et fréquents rapprochaient de Chopin avaient occasion d'apercevoir à certains moments l'impatience et l'ennui qu'il ressentait d'être si promptement cru sur parole. Et l'artiste ne pouvait venger l'homme, qui cherchait à se dédommager en écrivant ces pages qu'il aimait à entendre exécuter avec la vigueur qui lui faisait défaut, et dans lesquelles surnagent les rancunes passionnées de l'être plus profondément atteint par certaines blessures qu'il ne lui plait de l'avouer, comme surnageraient autour d'une frégate pavisée quoique près de sombrer, les lambeaux de ses flancs arrachés par les flots. Réussirait-on à faire connaître, à ceux qui ne l'ont pas entendu, le charme de son exécution ? – charme d'une ineffable poésie,

subtil et pénétrant comme un de ces légers parfums de la verveine ou de la *calla ethiopica*, qui ne s'exhalent que dans les appartements peu fréquentés, et se dissipent comme effarouchés dans les foules compactes au milieu desquelles l'air s'épaissit, ne gardant que les senteurs vivaces des tubéreuses en pleines fleurs ou des résines en pleines flammes ? Chopin savait, disons-nous, qu'il n'agissait pas sur la multitude, et ne pouvait frapper les masses, car pareils à une mer de plomb, leurs flots malléables à tous les feux n'en sont pas moins lourds à remuer, et nécessitent le bras puissant de l'ouvrier athlète pour être versés dans un moule où le métal en fusion devient tout d'un coup pensée et sentiment. Il savait qu'il n'était parfaitement goûté que par ces réunions malheureusement trop peu nombreuses, dont tous les esprits étaient préparés à le suivre, et à se transporter avec lui dans ces sphères où les anciens ne faisaient entrer que par une porte d'ivoire, qu'entourent des pilastres de diamant surmontés d'une coupole dans laquelle se jouent tous les rayons du prisme sur une de ces transparences fauves, comme celles des opales du Mexique dont les foyers kaléidoscopiques sont cachés dans une brume olivâtre qui les efface et les dévoile tour à tour ; sphères où Chopin se réfugiait et se complaisait si volontiers. Aussi disait-il un jour à un artiste de ses amis, qu'on a beaucoup entendu depuis [ndlr : Liszt lui-même ? !] : « *Je ne suis pas propre à donner des concerts, moi que le public intimide, qui me sens asphyxié par ces haleines, paralysé par ces regards curieux, muet devant ces visages étrangers. Mais vous, vous y êtes destiné, car quand vous ne gagnez pas le public, vous avez de quoi l'assommer.* » Ayant conscience des exigences qu'entraînait la nature de son talent, il ne jouait que rarement ➡

Hommage à Frédéric Chopin Edition spéciale



Bösendorfer à Lyon: Lyon Music
Téléphone 04.72.77.67.90
info@lyon-music.com

Bösendorfer à Nice: Music 3000
Téléphone 04.93.07.64.31
music3000@music3000.fr

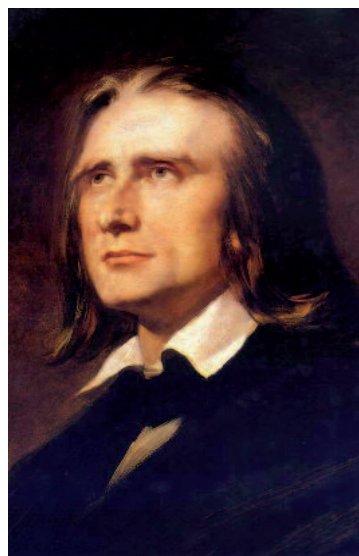
Bösendorfer à Lille: La maison du piano
Téléphone 03.20.57.06.06
info@lamaisondupiano.fr



en public. S'il nous est permis de le dire, nous croyons que ces concerts fatiguaient moins sa constitution physique que son irritabilité d'artiste. Sa volontaire abnégation des bruyants succès cachait, ce nous semble, un froissement intérieur. Il avait un sentiment très distinct de sa haute supériorité, mais peut-être n'en recevait-il pas du dehors assez d'écho et de réverbération pour gagner la tranquille certitude d'être parfaitement apprécié. L'acclamation populaire lui manquait, et il se demandait sans doute jusqu'à quel point les salons d'élite remplaçaient par l'enthousiasme de leurs applaudissements le grand public qu'il évitait. Ce « peu » le comprenait-il suffisamment ? On le voyait choqué presque par les éloges. Tous ceux auxquels il avait droit de prétendre ne lui parvenant pas en larges bouffées, il était porté à trouver fâcheuses les louanges isolées. À travers les phrases polies par lesquelles il les secouait souvent, comme une poussière importune, on pouvait avec un minimum de pénétration s'apercevoir qu'il se jugeait non seulement peu, mais mal applaudi, et qu'alors il préférerait n'être pas troublé dans sa solitude et son sentiment. Beaucoup trop fin connaisseur en raillerie, et trop ingénieux moqueur lui-même pour prêter le flanc au sarcasme, il ne se drapa point en génie méconnu. Sous une apparente satisfaction, pleine de bonne grâce, il dissimula si complètement la blessure de son légitime orgueil, qu'on en remarqua presque pas l'existence.

Ode à la grandeur éternelle

Avec des dehors plus modernes, plus simples, moins extatiques, Chopin avait pour l'art le culte respectueux que lui portaient les



Portrait de Franz Liszt par Wilhelm von Kaulbach, 1856.

premiers maîtres du Moyen Âge. Comme pour eux, l'art était pour lui une belle, une sainte vocation. Comme eux, il était fier d'y avoir été appelé et y apportait une religieuse piété. Ce sentiment, à l'heure de sa mort, s'est révélé dans un détail dont les mœurs de la Pologne nous en expliquent mieux la signification. Par un usage moins répandu de nos temps, mais qui toutefois y subsiste encore, on y voyait souvent les mourants choisir les vêtements dans lesquels ils se faisaient ensevelir, et qui par quelques-uns étaient préparés longtemps à l'avance. Leurs plus chères, leurs plus intimes pensées s'exprimaient ou se trahissaient ainsi pour la dernière fois. Les robes monastiques étaient fréquemment désignées par des personnes mondaines ; les hommes préféraient ou refusaient le costume de leurs charges, selon que des souvenirs glorieux ou chagrins s'y rattachaient. Chopin, qui, parmi les premiers artistes contemporains, donna le moins de concerts, Chopin voulut pourtant être mis au tombeau dans les habits qu'il y avait portés. Un sentiment naturel et profond, découlant d'une source intarissable pour son art, a sans doute dicté ce dernier vœu. Il s'est couché dans le cercueil, témoignant une fois de plus, et comme de coutume par un muet symbole, de la conviction qu'il avait gardée intacte pendant toute sa vie. Il est mort fidèle à lui-même, adorant dans l'art ses mystiques grandeurs et ses plus mystérieuses révélations. Que sont donc les bouquets à ceux dont le front appelle d'immortels lauriers ? Les éphémères sympathies, les louanges de passage ne se mentionnent qu'à peine en présence d'une tombe que réclament de plus entières gloires. « *Il est diverses couronnes, dit Goethe, il en est même qu'on*

peut commodément cueillir durant une promenade. » Celles-ci peuvent charmer quelques instants, par la fraîcheur embaumée, mais nous ne saurions les placer à côté de celles que Chopin s'est laborieusement acquises par un travail constant, exemplaire, et par un douloureux ressentiment des émotions qu'il a si bien exprimées. Puisqu'il n'a point cherché avec une mesquine avidité ces couronnes faciles, dont plus d'un de nous a la modestie de s'enorgueillir, puisqu'il vécut homme pur, généreux, bon et compatissant, rempli d'un seul sentiment, le plus noble des sentiments terrestres, celui de la patrie, prenons garde de manquer de révérence à sa tombe. Ne lui jetons pas des fleurs artificielles, des couronnes faciles et légères ! Élevons nos sentiments en face de ce cercueil ! Apprenons de lui à repousser tout ce qui ne tient pas à l'élite des ambitions, à concentrer nos soucis sur les efforts qui tracent un sillon plus profond que la vogue du jour ! Renonçons à tout ce qui n'est pas digne de l'art, à tout ce qui ne renferme pas les conditions de durée, à tout ce qui ne contient pas en soi quelque parcelle de l'éternelle et immatérielle beauté qu'il est enjoint à l'art de faire resplendir. Les créations de Chopin sont destinées à porter dans des pays et des années éloignées ces émotions que les œuvres de l'art réveillent dans les âmes, auxquelles elles sont dédiées, établissant ainsi un lien continu entre les natures élevées sur quelque côté de la terre, dans quelque période de temps qu'elles aient vécu, mal devinées de leurs contemporains quand elles ont gardé le silence... et souvent mal comprises quand elles ont parlé. »

*Franz Liszt, Frédéric Chopin, éd. Escudier frères, Paris, 1852.